

# REEL ET SIDERATION : UNE SEMAINE DE VACANCES

de Christine Angot

Voici quelques considérations sur le Réel de l'inceste, inspirées par le dernier livre de Christine Angot, "Une semaine de vacances", dont la lecture est entrée en résonance avec mon expérience de psychanalyste et d'expert judiciaire.

Le Réel est ce dont on ne peut rien dire, rien penser : on reste *interdit*. C'est l'insensé, l'a-sensé, l'ab-sens. Nous associons volontiers la rencontre du Réel avec le traumatisme. Mais cette rencontre peut aussi être joyeuse ou extatique.

Retenons un trait : ce que j'appellerai "l'inaugural", et fait qu'il y a un avant et un après, et que dans cet après rien ne sera plus –plus jamais– comme avant. Il est banal de dire que la rencontre du Réel, en tant qu'événement, fait coupure, et que le Réel *marque*.

Un Réel traumatique contre lequel aucune action, aucun comportement d'opposition ne paraissent possibles (situation objective d'impuissance, en fonction d'un rapport de force ou d'emprise) engendre parfois des comportements d'obéissance délibérés ou mécaniques.

La sidération est très fréquemment observée chez les victimes d'agressions sexuelles ; elle est souvent confondue par l'agresseur, à tort, avec un acquiescement ("qui ne dit mot consent") ; elle atteint la capacité physique à bouger (paralysie), la capacité psychique à penser (incompréhension ou non-compréhension, avec un sentiment d'inquiétante étrangeté : "est-ce un cauchemar ou la réalité ?") et même à ressentir

(affects), celle de verbaliser, parfois enfin la capacité à ressentir la douleur physique : on pourrait parler de *saisissement* par et dans le Réel, ou encore d'état de choc. Le sujet s'efface, ou se dédouble (sentiment de se trouver "à côté" ou en dehors de son corps, hors de soi-même ; impression de feuilleter sa vie passée, devenue une suite d'images). Et le temps s'étire à l'infini.

Le plus souvent, la sidération se traduit par la passivité : une inertie, une absence de manifestation de refus ou d'opposition (pas de cris ni de protestations) qui est en fait une démission devant le Réel et qui vient renforcer le sentiment d'impuissance de la victime, mise en position d'objet (de jouet sexuel par exemple). Il n'y a plus de sujet à proprement parler. La victime est dominée et réifiée -elle n'est plus une personne : c'est une expérience d'anéantissement.

Le récent ouvrage de Christine Angot, "Une semaine de vacances", a provoqué des réactions fort contrastées, aussi bien des rejets virulents qu'une très vive admiration.

Cet ouvrage me paraît d'autant plus intéressant qu'en 1999 la romancière avait construit un autre livre à partir de son vécu d'enfant incestée. Dans ce récit initial, "hystérique", l'inceste n'apparaissait qu'à la fin de l'ouvrage, pour en donner la clef ; le lecteur comprenait alors l'origine des symptômes et du délabrement de la narratrice tels qu'ils étaient appa-

rus dans les pages précédentes - c'est du moins ce que le texte suggérait. Le trauma dévastateur faisait donc figure de cause explicative. L'ouvrage de 2012 permet-il d'espérer qu'une perlaboration et des remaniements seraient possibles ? Le livre de 1999, intitulé "L'inceste", était un récit écrit à la première personne ; celui de 2012 est à la troisième personne : du **je** au **elle**, de "L'inceste" à "Une semaine de vacances", dont le titre pourrait laisser croire à un passage vers une banalité peut-être souriante, il semble donc que se soient opérés une prise de distance, et peut-être un basculement. Or le lecteur constate que d'un livre à l'autre, *"tout est pareil. Rien n'est pareil"*<sup>1</sup>. Le second ouvrage est-il une **réécriture** du premier, dans lequel la narratrice appelait de ses vœux un récit écrit *"le plus tranquillement possible, le plus tel quel possible"*.



*Tel qu'il se retourne encore dans sa tombe, si sa tombe c'est mon corps. S'il se retourne encore, c'est que je ne suis pas morte*<sup>2</sup> ?

Dans "Une semaine de vacances", pas d'effervescence hystérique, pas de grincements de dents ; mais d'emblée, sans crier gare, le texte nous fait glisser dans un abîme d'une étrangeté d'autant plus inquiétante et dévastatrice que le gouffre est présenté comme relevant justement de l'ordre du quotidien et du banal : c'est un matin de vacances, le père incestueux est gai ; il rit *"à l'intérieur de lui-même"*, et propose à sa fille un petit déjeuner. Ses mots sont apparemment affectueux et attentionnés ; c'est le registre sordide de la signification et du contexte qui sidère. Les vocables prononcés par le père sont constamment pipés par le décalage entre ce qu'il profère et ce qu'il fait vivre à sa fille ; car ce spécialiste de la linguistique use du langage aussi, de sa supériorité langagière et intellectuelle d'adulte, il utilise une phraséologie destinée à asseoir son système de domination, à culpabiliser, asservir et détruire son enfant : lui *"n'emploie jamais, jamais jamais de terme vulgaire"*<sup>3</sup>, mais il se **contente** de tuer l'humain en elle, de métamorphoser sa chair en viande. Dans ce dernier ouvrage, le langage de l'écrivain, lui, au rebours de celui du père, n'est pas un *"moyen de dissimulation, mais celui d'un déploiement, d'une ouverture (...)*. Il est là, objet unique de la littérature, pour dire et non pour cacher, pour souligner, insister, saisir l'enjeu de ce qui semble indicible", il fait surgir, **exister** un Réel rebelle aux vocables, un Réel devant lequel l'esprit (celui de l'enfant, celui du lecteur) recule et fuit, d'effroi transi, **troublé** au sens fort du terme. *"Car la grande affaire de ce roman puissant et implacable demeure l'assignement au réel, à une réflexion sur ce qui est, sur la façon dont le réel se déporte, condition et résultat de l'expérience que le roman travaille sans relâche. C'est ce que Christine Angot affirme avec force lorsqu'elle décrit le regard bouleversant*

de la jeune fille, "tournevirant" alors qu'elle change de position sur le lit et que l'ordre des choses, balayé par les yeux renversés, redéfinit le surgissement du réel, son intrusion, son relèvement."

<sup>4</sup> Il faut sans doute entendre ici le terme relèvement dans une acception proche de son sens étymologique de **résurrection** : un nouvel avènement ; car la réalité, la jeune fille ne peut l'entrevoir que très brièvement : "Il lui dit (...) que sa tête doit se trouver dans la direction du jardin, qu'elle pourra même regarder le paysage. En tournevirant, son regard balaye ce qui entoure le lit (...) sa tête est dans la direction de la fenêtre, mais elle ne voit pas dehors parce qu'elle continue de le sucer"<sup>5</sup>. La limitation du champ de la vision définit une claustration.

Description sèche d'un huis clos "dément"<sup>6</sup> entre un père et sa fille, ce récit (pourtant écrit plusieurs dizaines d'années après le huis clos en question) se déroule au présent : manière de signifier que ce Réel est toujours là, fermement installé dans un **présent d'éternité** ("tu peux toujours écrire, le Réel s'en moque"), non dans un simple **présent de narration** ou un **présent historique** mais plutôt dans un temps **anhistorique**, éternel retour ou perpétuation indéfinie, insistante et invasive de l'abjection. Il en va de même pour la répétition des scènes sexuelles au cours de ces journées et de ces nuitées. Le Réel de l'inceste est un enfermement sans fin, un étouffement. Sauf que le changement de pronom, intervenu d'un livre à l'autre, effectue un changement de point de vue.

Dans son détachement, l'écriture d'"Une semaine de vacances" offre la précision **objective**, quasiment clinique, glacée, des mots et du style, pour décrire la mécanique perverse : une entreprise systématisée d'avilissement (par l'emprise psychique et les actes sexuels), à laquelle la victime ne peut faire autrement que de se prêter. Aucun psychologisme (ce que pensent ou éprouvent les deux protagonistes n'est pas dit),

rien de compassionnel non plus : ce livre n'est pas une confession. On entend certains mots proférés par le père. Mais que pourrait dire la fille ? Il semble qu'elle ne puisse qu'écouter le père : ou sa parole est empêchée, ou elle bredouille, ou elle profère en écho ce qu'il lui demande de dire. Elle obéit ; parfois, pleure. À la fin du récit, elle est **punie**, justement au moment où elle a laissé échapper un dire : elle a raconté au père un rêve trahissant son malaise -elle a eu "une vision de lui en monstre"<sup>7</sup>. Sa punition pour ce que le père considère comme un manque de délicatesse, pour lui avoir raconté ce qu'il dit être un "rêve insultant", c'est le départ subit du père, avant la date prévue, alors qu'il avait promis de l'emmener avec lui à Carcassonne. Restée seule, abandonnée, sans argent et affamée, dans la gare où elle attend des heures durant le train qui va la ramener chez sa mère, dont elle ignore si elle la trouvera au domicile, elle "parle" à son sac de voyage, "qui est la seule chose familière de toute la gare. Elle le regarde. Et elle lui parle"<sup>8</sup>. Au cours de ce soliloque intérieur, on ne sait ce qu'elle dit, mais c'est là que (re)commence la vie, et que l'enfant se re-trouve -dans l'esseulement d'un monde désolé-, semble dire la dernière page du livre. Au cours d'une interview, Christine Angot relate que lorsqu'elle a écrit les premières pages de cet ouvrage, elle s'est dit : "ça brûle" -et j'ajouterais : mais d'une brûlure glaciale. Partant de la définition du terme "inceste" (une relation impliquant un acte sexuel entre personnes de la même famille), elle s'interroge : "est-ce que les gens savent ce que ça veut dire ? Est-ce qu'ils en connaissent le poids, le bruit, les images ? Veulent-ils se contenter de mots vides", de choses "apparemment sues" ? Car devant ce Réel, la société tout entière se détourne, se voile la face, et se détournent les gens, devant qui a subi l'inceste : la société refuse d'admettre que **ça la regarde** ; or, comme l'écrit Christine Angot dans "L'inceste", "ça peut prendre toute une vie à un

écrivain de prendre dans ses bras quelque chose qui ne regarde personne<sup>9</sup>. Le livre "Une semaine de vacances" ne contient ni le mot "inceste", ni les mots "père", "fille", "agresseur", "victime". De fait il ne "parle" pas à **propos** d'inceste, mais il le montre, sans aucun commentaire, dans son Réel cru, inapprivoisable, dans son horreur inhumaine. L'objectif de la littérature n'est pas de voiler. Ici, **l'inceste nous regarde, et nous présente sa nature de meurtre**. En montrant une très jeune fille (quatorze ans), une femme-enfant "en train de cesser d'être une personne", et "qui se sent en train d'être tuée", de sorte que le lecteur peut "se figurer ce que ça fait de cesser d'exister", le livre communique à ce lecteur le saisissement de la jeune fille : en ce sens, il opère un dévoilement, une révélation (ce que dit bien le terme grec αποκάλυψις, **apocalypse**, "découvrement", vision finale préfigurant la fin du monde), il impose une παρουσία (**parousia**) au sens originnaire de **présence**. Le lecteur qui **répond présent** à cette présence devient alors un tiers nécessaire, un témoin –au même titre que l'auteur elle-même, scindée, arrachée à elle-même par la distanciation, devenue spectatrice d'elle-même et de ce qui se joue ou se jouait au cours de cette "semaine de vacances" : il devient d'abord un double de l'auteur et non un voyeur fasciné qui serait inclus dans un dispositif pervers ; mais bientôt, passant outre la sidération où il a chuté au début de sa lecture, **il fait exister la douleur**.

Car si "L'inceste" contenait de la colère et de la révolte –la colère et la révolte n'étant d'ailleurs que des caches destinés à masquer la douleur– ce n'est pas du tout le cas pour "Une semaine de vacances". Ce livre est presque insoutenable tant on y **sent** la douleur –on a envie de dire : tant *il* (ce livre, ce texte) **sent la douleur**. Il n'y a pas une phrase de trop –on pourrait croire que l'ouvrage a été transcrit sous la dictée. Dans sa violence nue, ce texte, écrit à la troisième personne, n'est pas un témoignage ; mais

est-ce une fiction ? est-ce de la littérature ? En le lisant, je m'interroge, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, ce livre s'impose. Il est à la fois un document et autre chose qu'un document. Le Réel reste toujours derrière les mots ou en deçà d'eux. Le texte de Christine Angot n'est pas une **représentation** du Réel mais quelque chose de l'ordre d'une **présentation** du Réel : ici, c'est la présentation du Réel qui est littérature, c'est le choix des détails retenus qui fait de ce texte un texte littéraire. Ces détails ont une résonance, un impact affectif qui n'est jamais dit.

"Les mots, pour faire de la littérature, il faut les voir, il faut les faire apparaître". Au témoignage de Christine Angot, l'ouvrage "Une semaine de vacances" aurait été écrit sans affects : l'auteur assure qu'elle n'a "pas versé une larme" pendant la phase de rédaction, à l'inverse de ce qu'elle a accoutumé de faire ; elle se trouvait au contraire, à son étonnement, dans un état inattendu de "grande assurance" et de "grande froideur" : "où est-ce que j'ai été la chercher, cette froideur, je ne sais pas". Nous pouvons penser que c'est précisément l'absence d'affects –ce phénomène de **congélation** psychique– qui lui a permis de rédiger ce texte sans s'effondrer en chemin : seuls les mots comptaient, leur surgissement, leur apparition –l'épiphanie des mots écrits, transcrivant des images.

Son assurance et sa froideur ont fait naître en elle l'illusion d'être devenue forte, solide, par comparaison avec la faiblesse habituelle des victimes et avec l'état de vulnérabilité où elle se trouvait au moment où elle avait écrit "L'inceste". Mais il y a eu un prix à payer ; elle a pris le risque de finir par douter "si cette chose-là était arrivée", puisqu'elle l'avait "entièrement transportée dans la fiction". L'inquiétante étrangeté que l'inceste communique sur le moment ("est-ce que je rêve ou est-ce que ce qui se passe est réel ?") a ainsi été retrouvée, déportée dans le temps ("ce

que je présente en l'écrivant, l'ai-je réellement vécu jadis ?").

Selon l'auteur, les affects sont réapparues (avec une violence dévastatrice) une fois la rédaction de l'ouvrage achevée.

Ce livre est-il vraiment libérateur ? L'écriture peut-elle venir à bout du pire ?<sup>10</sup> Ici, le pire constitue l'expérience fondatrice de l'écriture : il est "ce qui un jour a mérité d'être écrit" et qui "exige sans cesse de l'être à nouveau. Nul n'est jamais quitte de l'expérience la plus vraie de sa vie. Et pour un romancier, cela implique de revenir encore et encore vers le lieu, le moment d'où il vient et dont procède ce vertige que chacune de ses phrases convoque et conjure à la fois"<sup>11</sup>, même et surtout si, comme l'écrit Christine Angot dans "L'inceste", "j'aurais aimé avoir autre chose à raconter". On ne choisit pas son récit : "passe à autre chose", je ne passerai jamais à autre chose (...) Vas-y, crache-la ta Valda"<sup>12</sup>. En fin de lecture, je m'interroge à nouveau : l'ouvrage "Une semaine de vacances" est-il à situer au sein d'un processus dont il marquerait une étape, ou signe-t-il une rupture dans le parcours littéraire et intérieur de Christine Angot ?

**Elisabeth DE FRANCESCHI**

<sup>1</sup>Fabienne Pascaud, *Télérama*, 29-08-2012.

<sup>2</sup>*L'inceste*, p. 174.

<sup>3</sup>*Une semaine de vacances*, p. 38.

<sup>4</sup>Hugo Pradelle, *La quinzaine littéraire*, n° 1068, 15-30 septembre 2012.

<sup>5</sup>*Une semaine de vacances*, p. 28 et p. 34.

<sup>6</sup>Philippe Forest, *Le Monde des livres*, 31-08-2012.

<sup>7</sup>*Voir L'inceste*, p. 214.

<sup>8</sup>*Une semaine de vacances*, p. 137.

<sup>9</sup>*L'inceste*, p. 174.

<sup>10</sup>"Sans complaisance, la romancière dit juste comment par la parole, la langue –l'écriture ?– on vient à bout du pire" (Fabienne Pascaud, *Télérama*, 29-08-2012).

<sup>11</sup>Philippe Forest, *Le Monde des livres*, 31-08-2012.

<sup>12</sup>*L'inceste*, p. 166 et p. 167.

"L'INCESTE" de Christine Angot :  
Editions Stock. 217 pages. 15,54 €

"UNE SEMAINE DE VACANCES"  
de Christine Angot :  
Editions Flammarion. 138 pages. 13,30 €.  
Cet ouvrage a obtenu le Prix Sade 2012,  
attribué à la majorité du jury.